

# LE FÉMININ DES ORIGINES

*Posted on 30/01/2023 by officinedigitali*





[Pour](#)  
[télécharg](#)  
[er la](#)  
[version](#)  
[pdf](#)

**par Marina Zaoli**

La véritable image du féminin originel, qui devient elle-même symbolique, et donc représentative, est peut-être un monument sacré, gravé dans une niche en pierre, situé en Chine, aux frontières du Tibet, dans la région du Yunnan (yun = nuage, nan = sud). Il représente une vulve reposant sur une tige de fleur de lotus, et est le symbole de la naissance de la vie. Ce qui accueille, qui contient, qui nourrit, qui libère, qui accompagne, qui fait grandir. Mais avant cela, ce qui crée le désir. La région où se trouve cette ancienne image sacrée est habitée par l'ethnie Bai, l'une des dernières ethnies issues de cultures de type matrilineaire, dont il existe encore une, aujourd'hui, dans la même région, représentée par le peuple Mosuo. Et c'est un événement vraiment précieux que de pouvoir vérifier, pour une dernière fois, le souvenir d'une telle société, disparue il y a des milliers d'années. En effet, le tourisme qui y arrive a déjà commencé à créer les premières perturbations socio-économiques. En effet, jusqu'à présent, la vie se déroulait à un rythme tout à fait naturel, alors qu'aujourd'hui les gens ont commencé à louer des chambres, à ouvrir de petits restaurants et, inévitablement, les zones les plus pittoresques ou les plus proches du lac ont eu plus de succès que les autres.

La raison pour laquelle les Mosuo sont restés une population essentiellement agricole à caractère matriarcal et matrilineaire est due à la situation géographique de leur territoire, qui est encapsulé dans une zone montagneuse, au bout d'une route menant au lac Lugu, qui, ce n'est pas une coïncidence, signifie lac Mère, et se trouve à sept heures de route du village Naxi le plus proche. Les Naxi étaient également une population matriarcale jusqu'à il y a quelques siècles, mais ensuite leur proximité plus grande avec l'Empire chinois les a forcés à prendre des caractéristiques patriarcales, bien que la situation des noms de famille soit encore très incertaine et que des dérivations matrilineaires soient parfois notées ou existent encore. Les Mosuos vivent à 2700 mètres d'altitude sur les contreforts de l'Himalaya, à la frontière du Tibet, et sont toujours restés en marge de ce qui était l'Empire chinois. Ils vivent de l'agriculture et de la pêche. C'est comme s'ils étaient restés cristallisés dans leur comportement depuis le début de l'histoire de l'humanité.

Là-bas, contrairement à ce qui se passe dans la plupart des pays non occidentaux, naître femme est une bénédiction. Le village, ainsi que chaque famille individuelle, est gouverné par un *Dabu* (une sage femme âgée qui a été choisie, parmi les jeunes candidats possibles, par le *Dabu* précédent, pour ses compétences en matière de soins, d'amour et de gestion du foyer et des jeunes). Parfois, le *Dabu* peut être rejoint par un autre *Dabu*, pour maintenir une famille unie, et ils ne se battent pas.

Les enfants qui naissent, généralement deux par femme, mais aussi moins, car leur philosophie est de n'en avoir qu'autant qu'il est possible d'en prendre soin et de les garder aussi bien que possible, restent pendant les trois premières années avec leur mère, puis sont confiés au *Dabule* chef de famille, et dormir avec elle, dans sa chambre et dans sa maison.

La mère est cependant reconnue comme la mère naturelle et toutes les femmes, et plus encore les sœurs de la mère, aident à la gestion de la famille et aux tâches maternelles.

La figure paternelle est représentée par le frère de la mère, qui s'occupe des petits en cas de besoin. Le père naturel n'est pas considéré comme consanguin (il appartient et est uniquement lié à la famille maternelle), mais il est reconnu par ses enfants, même s'il ne vit pas avec eux. Il continuera toujours à vivre dans la maison de sa mère, avec ses sœurs et ses enfants, pour lesquels il sera un père.

Lorsqu'une fille atteint l'âge de 13 ans, elle reçoit le costume traditionnel et la clé de la "salle des fleurs". À partir de maintenant, il peut choisir un amant, l'amener dans cette pièce tous les soirs et l'aimer librement. Si le couple devient stable, l'amant sera présenté à la famille et deviendra son partenaire officiel jusqu'à la fin de l'histoire. En effet, les Mosuo n'envisagent pas le mariage ou une union durable, car ils estiment que l'amour est un sentiment trop fragile et précieux pour être maîtrisé. Mais il y a peut-être aussi dans cette coutume un aspect pratique et le fait que l'on est mieux avec sa mère qu'avec sa belle-mère. On pense à l'Inde, où les épouses (et les filles) choisies sont emmenées dans la maison de leur futur mari dès l'âge de 3 ou 4 ans pour être éduquées par sa mère dans les diktats de cette famille et les coutumes de cette maison, qui est de toute façon celle dans laquelle elles devront vivre.

La maison mosuo se compose généralement de trois pièces : la principale avec des bancs bas et le foyer toujours allumé, qui est celui du *Dabu*. C'est là que l'on reçoit les invités et que les jeunes enfants dorment ; il y a ensuite une autre salle pour dormir, et une dernière salle, connue sous le nom de " chambre des mystères ", où l'on amène les femmes pour accoucher et les personnes âgées pour mourir.

La société est imprégnée de religiosité, les femmes prient aussi dans la rue et au travail. Il existe cependant des hommes consacrés à la prière et une sorte de prêtre, qui est le chef *Dabu* masculin, qui accomplit les rituels, mais qui est notamment appelé à éloigner la sorcellerie et le mauvais œil des femmes.

Dans cette société, il n'y a, du moins jusqu'à présent, aucune rivalité, aucune infidélité, aucune violence domestique. Il n'y a pas de possession, tout est partagé, même les hommes, qui ne sont gardés que le temps que dure la passion et l'amour, donc eux aussi sont très impliqués, et puis on les laisse partir.

Un exemple de ce genre est très important pour mieux comprendre ce qu'étaient les sociétés humaines au début et comment la figure féminine, le féminin si bien décrit aussi par Teilhard, a ces

caractéristiques de soin, d'accueil, d'amour libre et universel, d'attraction vers la vie, vers le devenir, vers la création, vers Dieu.

*"Lorsqu'un homme aime une femme, il pense d'abord que son amour est pour un individu comme lui. Très vite, cependant, il est pris de court..... Il pensait trouver seulement un compagnon proche de lui : au lieu de cela, il se rend compte qu'en Moi il est en contact avec la grande Force secrète, la mystérieuse Latence - qui vient sous cette forme pour l'entraîner. Celui qui m'a trouvé est au seuil de toutes choses. Non seulement par la médiation de sa sensibilité, mais par les connexions physiques de ma propre nature, je me prolonge dans l'âme du Monde... Je suis l'accès au cœur global de la création."*

Les femmes n'aiment pas seulement un homme, mais plus encore, lorsqu'elles l'aiment profondément, elles savent, elles sentent qu'elles ont le pouvoir de reproduire la vie, leur propre vie dans le temps, et elles désirent le faire au-delà de tout. Ils ont le pouvoir de création et ils le savent. Ainsi, ils prennent les hommes par la main et dissolvent la peur de l'inconnu, de se jeter dans une entreprise qui semblerait impossible.

D'autre part, comment oublier que la mutation génétique qui a créé le premier hominidé à partir du singe a été découverte en Afrique sur un spécimen féminin ?

Black Eve, l'origine.

Sa découverte, qui date d'environ 180 à 200 000 ans, nous raconte l'histoire d'un être qui a commencé à se différencier d'une structure physique purement biologique pour devenir un individu doté d'une capacité, même initiale, de psychisme. Peut-être pas encore complètement, mais il est certain que le changement de messages qui s'est produit, le passage des signaux visuels et olfactifs de l'œstrus des singes à l'apparition d'un cycle mensuel de reproduction et d'un sein permanent, a conduit, bien que lentement, à la transformation de la pulsion sexuelle primitive et simple en construction de sentiments, d'une attraction, non plus seulement chimique, mais découlant de liens de sympathie, d'affection et d'amour. Le comportement n'était plus seulement biologique et "forcé", mais "psychologiquement" ressenti et choisi.

*"A travers la vie, j'ai commencé à m'incarner dans des êtres que j'ai choisis parce qu'ils étaient particulièrement à mon image."*

La figure féminine du début était véritablement l'origine, se fondant dans la vie elle-même. La vie des êtres qui ont peuplé la terre, d'abord, et aussi de toutes les plantes, ensuite. En fait, elle devient aussi la terre-mère qui contient en son sein la graine qui mène à une nouvelle plante, à une nouvelle vie (de Pacha Mama à Cérès, etc.).

Si l'on pense que c'est à partir d'une femme que toute la population, mâle et femelle, a été générée, que la durée de vie était très courte, que le lien entre la naissance et les rapports sexuels était inconnu, on peut bien comprendre à quel point la magie du corps féminin était omniprésente.

Les études archéologiques indiquent que la société était à l'origine matriarcale, confirmant que, comme chez les autres mammifères, les nouveau-nés étaient pris en charge et passaient une longue période uniquement, ou principalement, avec leur mère (comme nous l'avons dit, la durée de vie moyenne était très courte) et que la socialité était extrinsèque au groupe mère + progéniture : un événement qui a destiné la figure féminine à être la principale figure de référence pendant de nombreux millénaires, même dans les images de divinités.

En fait, ce n'est pas une coïncidence si les premières divinités connues dans l'histoire de l'humanité représentent toujours des déesses mères partout.

Déesses mères représentées avec des attributs féminins bien visibles, déesses de l'accouchement, avec le bébé émergeant entre leurs jambes.

Avant cela, il y avait l'eau, le brouillard, l'environnement autour.

*"Peu à peu, je me suis individualisé à mesure que les âmes deviennent susceptibles d'une union plus riche, plus profonde, plus spiritualisée."*

Au début, il n'y avait pas encore de conscience réelle, il n'y avait que la pulsion de vie, c'est-à-dire le mouvement et la satisfaction des besoins, en l'absence de toute limite, de toute réalité. Tout était indéterminé et indifférencié, tout pouvait être et se transformer en n'importe quoi.

*"Avant le début de l'histoire, l'homme vit dans un état d'anonymat sans forme Par conséquent, le temps qui précède l'histoire est l'indéterminé, le chaos, l'indifférencié. Le pendant sur le plan religieux de cette psyché amorphe est le numineux indéterminé, le substrat actif primordial, la matrice à partir de laquelle se cristalliseront plus tard le 'Divin' et les dieux."*

Mais une chose était certaine, ou l'avait été au début de la vie de chacun. Un corps qui accueille, un sein qui nourrit.

La mère, la figure féminine porte donc en elle la vie, la capacité d'engendrer, mais aussi la nourriture, donc encore la protection et le salut.

Le lait avait dans les cultures primitives un fort pouvoir de purification, de salut, de renaissance.

En Irlande, dans une zone de culte celtique, deux collines voisines sont appelées les "mamelons d'Anu", en l'honneur d'une ancienne mère de tous les dieux. Les Celtes vénéraient également des divinités majoritairement féminines, et les fondements culturels, notamment l'art de la médecine, de la botanique, de l'agriculture et de la prophétie, étaient détenus par des femmes.

Le corps féminin était magique et sacré.

Par conséquent, le lait, dans toutes ses nombreuses images, a toujours un sens de la vie.

Jusqu'à récemment, on pouvait encore trouver des documents, même dans nos régions, sur la

façon dont la culture populaire accordait une valeur thaumaturgique et des propriétés curatives au lait maternel. Les otites (très douloureuses) des enfants ont été guéries en insérant le lait d'une femme allaitante dans le conduit auditif.

Dans la culture romaine, il y avait un rituel, appelé les Lupercales.

au cours duquel le sang avec lequel le front des jeunes garçons était teinté et qui était un symbole de mort, était nettoyé avec du lait, qui représentait au contraire la vie. Nous trouvons également une signification similaire dans le récit d'un mythe égyptien dans lequel c'est le lait qui guérit magiquement les yeux d'Horus qui avaient été arrachés par Seth.

Le sang menstruel, qui est cyclique, est également lié à la magie du corps féminin, comme le lait et l'eau, et est le seul sang qui représente la vie et non la mort.

Le ciel rouge de l'aurore, était visualisé par les anciens comme le sang de l'accouchement pour la naissance du soleil, tout comme le ciel ardent du coucher du soleil avait des significations de renaissance : le disque rouge du soleil se couchait à l'ouest, pour se relever à l'est, le lendemain matin, et le rouge du coucher du soleil, qui était comme le rouge de l'aurore était une sorte de garantie du retour cyclique.

De même, dans les rites funéraires et les sacrifices, la couleur prédominante utilisée était le rouge qui, représentant le sang de l'accouchement, rappelait la vie nouvelle.

L'eau était également l'un des symboles les plus puissants accompagnant le féminin, probablement l'archétype féminin par excellence. L'eau de l'accouchement, l'eau du sac amniotique qui protège et enveloppe complètement le bébé et l'aide à naître, l'eau qui étanche la soif, comme le lait, qui purifie, qui lave, qui soigne et guérit les blessures. L'eau et la vapeur, la mémoire du numineux indifférencié, de la pré-vie, de la pré-conscience, du temps de la toute-puissance et du rêve, de la permanence dans le corps accueillant et protecteur de la mère.

L'eau représente le début, la source primaire, la profondeur de l'inconscient. C'est l'océan primordial tiède dans lequel les premières formes de vie ont été créées. C'est la profondeur des lacs et des tourbières près desquels les peuples nordiques effectuaient des sacrifices.

Un autre symbole ancien représentant le maternel-féminin est l'Uroboros, auquel Jung fait également référence dans ses études sur le sujet. Il s'agit d'une image égyptienne représentant un dragon qui se mord la queue et qui est hermaphrodite et pré-sexuel, exactement ce que l'enfant pense de sa mère et du monde dans la première phase de sa vie. Sa signification est le flux de nourriture. Il n'y a pas de tensions polaires en son sein, et il n'y a pas encore de séparation en deux sexes. En effet, comme M. **Klein** a pu le constater, chaque nouveau-né fait l'expérience d'une image de référence initiale similaire : la mère contenant le père, incorporé en elle.

Comme il n'y a pas encore, à ce stade de développement, de perception de soi, de possibilité

d'enregistrer et de mémoriser, de différencier les réactions de plaisir et de douleur, ce qui est vécu est une forme d'autarcie et d'autosuffisance qui frise la toute-puissance et la perfection. Le monde vécu dans cette situation est magique, numineux et pléromatique, on vit dans un état sans frontière et sans aucune forme de conscience, ce que **Levi-Bruhl** a appelé la "*mystique de la participation*". Son archétype correspond à la grande mère.

La spirale et le labyrinthe, les anciennes grottes, les cathédrales cultuelles de la préhistoire, représentent également le corps de la mère, un endroit sûr où se tenir, prier, demander, être entendu.

Le féminin, donc, a toujours été, comme il l'est aujourd'hui, patient, accueillant, protecteur.

Dans les cas de séparation, combien de mères prennent soin de leurs enfants et les élèvent, sans les abandonner, par rapport aux pères ? Combien y a-t-il de femmes, par rapport aux hommes, qui accueillent une vie qui naît, toujours, a priori, sans considérer les difficultés, sans considérer que c'est leur corps qui devra supporter et affronter chaque événement ?

Dans quelle mesure, dans une situation de cohabitation dans des groupes masculins, par rapport à des groupes féminins, aurons-nous de forts contrastes, des tergiversations, des actions violentes ?

Il est clair que chaque sexe a été créé pour sa propre tâche spécifique. Les femmes doivent accueillir, nourrir, construire, les hommes défendre, mesurer, agir.

*"La femme apporte, à heure fixe,  
la vie et la mort enfermées dans son ventre,  
l'homme les porte indissolublement  
attachés aux yeux, aux mains et aux bras,  
la tribu meurt quand elle ne chasse pas."*

Ou, comme le dit le vieil adage : avec une femme, il y a toujours l'amour, avec un homme, il y a toujours la guerre.

Mais de même que la figure maternelle, féminine, avait le pouvoir de la vie, de même, de manière spéculaire, au fur et à mesure que le temps passe, elle acquiert, dans l'imagination humaine qui se forme, le pouvoir de la mort. Une mort essentiellement représentée, vécue, dans l'incapacité du fils à s'identifier, qui craint d'être emprisonné, harnaché dans sa mère, incapable d'exister de sa propre

vie.

On peut rappeler, à cet égard, une ancienne légende de la mythologie nord-américaine qui raconte qu'un chaman, le Vieil Homme, a d'abord créé des animaux à partir de boue, puis une femme et un enfant,

mais ne put créer l'immortalité précisément à cause de cette femme. En fait, elle a demandé au vieil homme, alors qu'ils étaient au bord d'une rivière, si la vie serait éternelle. L'homme a répondu qu'il n'y avait pas encore réfléchi, mais qu'il prendrait cette décision après avoir jeté un morceau de bouse dans l'eau. S'il avait flotté, les hommes ne seraient morts que pendant quatre jours, après quoi ils auraient pu être ranimés, sinon ils seraient morts pour toujours. La bouse flottait, mais la femme n'était pas contente et prit une pierre, annonçant que si elle coulait, les hommes mourraient, même si en mourant ils éprouveraient de la pitié, du chagrin et de la compassion les uns pour les autres, et la jeta. La pierre s'est enfoncée et c'est à cause de cela que la femme a été blâmée pour la mort.

On peut très bien observer, dans ce récit, comment le besoin de s'autonomiser vis-à-vis de la mère et, plus puissamment encore, des divinités matriarcales, conduit à l'expression de l'auto-génération masculine. Les hommes, qui n'avaient jamais pu s'identifier à la créativité maternelle et féminine, et qui devaient en fait obéir, comme des fils, sont maintenant déterminés à prendre le dessus. La transition, cependant, n'est pas facile, ni indolore, et les dommages constatés dans la relation homme-femme sont mis en évidence ici, mais surtout le rejet du sentiment d'impuissance et de soumission dont souffrent les hommes et qui est dû au fait qu'ils se sont laissés gérer et manipuler par des figures féminines, auparavant, tout en leur reprochant d'avoir été abandonnés, abandon (maternel) qui a toujours signifié la mort.

Dans toutes les mythologies, les figures féminines sont les tisseuses de vie et de mort, les maîtresses du temps, dans l'imaginaire du primitif comme dans celui de l'enfant, et c'est toujours sur la femme que se décharge la culpabilité du péché originel, parce que c'est sur elle que se projettent les besoins d'autonomie de chacun et que se vit comme sienne la culpabilité d'avoir provoqué l'état symbiotique, parfait et pléomatique du début à la fin.

On retrouve également dans cette légende, bien que déformée aujourd'hui, à côté du récit de la création, celui de la vie après la mort et de la possibilité de renaissance. On y trouve, en effet, comme dans beaucoup d'autres mythes, une descente aux enfers pendant une certaine période (les quatre jours de la mort), avant le début de la vraie vie.

Dans l'histoire de tous les peuples de la terre, nous pouvons voir comment, à l'avènement du patriarcat, les divinités masculines sont issues des divinités féminines les plus anciennes. Mais nous verrons aussi qu'il n'y a rien de tel que la figure de Marie, qui diffère de tout le reste, ne répète aucune autre mythologie, mais est la véritable histoire.



En effet, à partir du moment où naît le patriarcat, à partir de l'émergence de l'indétermination étouffante du fils vis-à-vis de la mère, que l'on voit surgir à un certain moment de l'histoire, lorsque les membres du sexe masculin se libèrent de la figure maternelle et prennent le relais, on assiste à la naissance des premières divinités masculines. Et tous sont nés d'une déesse mère du commencement, comme Larth, le roi sacré des Étrusques, fils de la déesse mère Uni, détentrice du pouvoir suprême et de la première autorité, dont descendaient aussi les Lari.

Uni, la mère de tous les dieux, dont dérive la Iuno romaine, Junon, était la première, la seule, l'origine, la grande mère des Étrusques, le parent universel, la protectrice de l'accouchement, la dispensatrice du pouvoir maternel et nourricier destiné aux créatures vivantes pour leur prospérité et leur croissance.

C'était le cas d'Atum pour les Égyptiens. Atum était le seul fils engendré par Nun (divinité féminine représentant l'eau primordiale et obscure de la non-existence, ce qui était avant la création, la déesse mère omniprésente du commencement). Atum était associé à la terre, car il était né d'une colline émergeant des eaux, et était le père de tous les autres dieux. Sa main était elle-même une divinité, la mère de la création, et on lui a donné l'appellation de "la mère qui est le père".

Les hommes prennent le pouvoir et la domination sur les femmes, ils créent des divinités masculines, mais derrière elles, il y a toujours des divinités féminines. Le pouvoir terrible, secret et lié à l'eau de la divinité féminine ne disparaîtra jamais complètement et continuera d'exister, représenté par un lac sacré, souvent présent dans les lieux de culte. Très intéressante à cet égard était la croyance, à l'origine de la crainte, toujours vivace chez les Égyptiens, qu'à un moment donné, Nun, qui après la création n'avait pas disparu, mais avait entouré le firmament céleste et gardé le soleil, la lune, le ciel et la terre, ainsi que les frontières du monde souterrain, pourrait briser le ciel et tomber, dévastant le monde.

Le souvenir de cette divinité égyptienne exprime de la façon la plus claire l'image des divinités féminines primitives, identifiées à l'eau, à la vapeur, etc., qui continuent d'exister même après l'avènement des nouvelles divinités patriarcales comme une mère enveloppante, maintenant dépassée, mais encore très puissante. Il semblerait, à ce stade, que la peur de leur pouvoir et de leur intégralité subsiste à cause de la culpabilité des hommes qui se sont appropriés par la force le pouvoir primitif des femmes.

Une autre documentation de ce passage et de sa violence nous vient de l'étude de Fromm sur la trilogie de Sophocle, notamment dans le dernier livre. Son analyse nous montre que la lutte contre l'autorité paternelle en est le cœur et que cette rébellion trouve ses racines dans l'ancien conflit entre les systèmes patriarcaux et matriarcaux de la société. Œdipe, comme Aemon et Antigone, représente le principe matriarcal ; ils se rebellent contre un ordre social et religieux fondé sur les pouvoirs et les privilèges du père, incarné par Laios et Créon.

*"Le conflit entre ces deux principes se développe au cours de la tragédie. Antigone insiste sur le fait que*

*les lois auxquelles elle obéit ne sont pas celles des dieux de l'Olympe : "Car ce n'est pas d'aujourd'hui, ni d'hier, qu'elles vivent : elles sont éternelles, et inconnu de tous est le temps où elles ont été sanctionnées" ; et, pourrait-on ajouter, la loi de l'enterrement, du retour du corps à la Terre Mère, est précisément enracinée dans la religion matriarcale. Antigone représente la solidarité humaine et le principe de l'amour maternel universel.....Pour Créon, la déférence envers l'autorité est la valeur suprême.....L'autorité dans la famille et l'autorité dans l'État sont les deux valeurs suprêmes interdépendantes défendues par Créon. Les enfants sont la propriété de leurs pères et leur fonction est d'être "utiles" à leur père. La "patria potestas" dans la famille est la base du pouvoir du souverain dans l'État ; les citoyens sont la propriété de l'État et de son souverain, et "l'indiscipline est le plus grand des maux". ..... Les deux principes ont maintenant été mis en évidence avec la plus grande clarté, et la conclusion de la tragédie conduit simplement l'action au point de la décision finale. Créon fait enterrer Antigone vivante dans une grotte, ce qui est une nouvelle expression symbolique de son lien avec les déesses de la terre.."*

On ne peut plus se soumettre au pouvoir maternel et féminin. C'est pourquoi Adam est puni, et Eve avec lui. Mais c'est Adam qui a cédé à la curiosité d'Eve, qui a acquiescé aux mauvais conseils du serpent. Il ne s'est pas montré digne de la confiance du Seigneur, il a préféré suivre les conseils d'une femme, celle qui avait jusqu'alors détenu le pouvoir absolu et qui, une fois de plus, a essayé de le séduire avec ses moyens de séduction, liés à la terre et non au ciel, liés aux instincts, aux désirs sexuels et matériels et non à ceux de la loyauté envers le père, qui sont typiques et fondamentaux dans un régime patriarcal.

C'est à partir de là que l'homme a créé les deux images dichotomiques du féminin qui reste lié à la terre, à la sexualité, à l'attente, et du masculin qui s'élève vers le ciel, l'intellect, la conquête de nouveaux espaces.

Mais elle restera toujours la femme qui reliera l'humain au divin, qui servira de pont entre la terre et le ciel. Elle restera toujours la femme qui donne la vie à ses enfants et les élève, sacrifiant son temps pour leur donner le temps de vivre. Et ce sera la femme qui restera maître du temps, son corps le marquant inexorablement.

Comme l'explique Jacqueline Barthes dans son intéressant article *"Nous avons découvert les liens surprenants de la femme avec l'univers, avec le temps, avec ce qui nous dépasse, nous avons découvert une prédisposition "structurelle" à l'amour dans sa version du "don de soi", une solidarité non seulement avec l'univers, mais aussi avec ce qui nous attire, tout en restant fondamentalement mystérieux pour nous. Et cela fonde en elle l'incapacité de séparer les deux dimensions de notre être, sa dimension corporelle et sa dimension spirituelle."*

Dans ce même sens du féminin, la figure de Marie nous apparaît.

Maria acquiesce, accueille. Elle n'est pas effrayée lorsque l'ange lui parle. Elle sait déjà, elle sent

déjà qu'une nouvelle vie se forme dans son corps et elle l'aime déjà. Il n'a pas peur.

Elle élèvera son fils en sachant qu'il n'est pas à elle, qu'elle n'est qu'un conduit entre le ciel et la terre, entre le divin et l'humain, elle convaincra Joseph, et Joseph croira parce qu'il sent que ce qu'elle dit est vrai.

L'image du féminin, du féminin comme dirait Teilhard, c'est ça, et ça reste à travers les siècles, à travers les millénaires. C'est la même chose que nous retrouvons encore aujourd'hui, peut-être juste un peu modifiée dans les nouvelles générations, où les rôles masculins et féminins sont plus interchangeables.

Mais tant que c'est le corps de la femme qui accueille la nouvelle vie et que c'est à elle de la faire grandir et de la nourrir, ces caractéristiques demeureront.

D'autre part, même dans les références figuratives d'aujourd'hui, chaque image de la Vierge à l'enfant n'est-elle pas à nouveau le symbole de l'offrande de soi, de son corps pour l'autre, de l'attente des besoins des autres, de la capacité à s'identifier, à comprendre les besoins de l'enfant ?

Et Marie n'est pas une divinité, c'est une simple et humble jeune fille. Personne ne la connaît. Seul Dieu la voit et la choisit pour ses dons d'humilité, de foi et de condescendance.

Trois fois dans l'Évangile de Luc, nous trouvons cette phrase très douce et extrêmement significative : *"Marie, elle, gardait toutes ces choses, les méditant dans son cœur"*. (Lc 2,19 - 1,66 - 2,51)

Marie est une femme, humaine, qui accueille un fils humain, sachant toutefois qu'il est le fils de Dieu. Il a peur, bien sûr, mais il croit, il accepte, et il tient bon, attendant ce qui va arriver. Il reste dans l'ombre, mais est une référence très importante, surtout pour l'enfant Jésus.

Puissante image du féminin qui transcende le temps et nous conduit à Dieu.

*"Placée entre Dieu et la terre, comme un lieu d'attraction commune, je les fais venir l'un vers l'autre passionnément... pour qu'ait lieu en moi la rencontre dans laquelle se consomme, à travers les âges, la naissance et la plénitude du Christ. Je suis l'Éternel Féminin"*.

Et nous savons, et nous disposons de documents fiables, que c'est toujours la figure maternelle qui, en premier lieu, rapproche l'enfant du besoin de transcendance, de la recherche et de la connaissance de Dieu. Si la mère enseigne à prier, enseigne à faire confiance, à croire en Jésus et en son amour, la relation avec la prière et avec Dieu restera dans l'esprit des enfants toute leur vie. Il y aura des moments d'éloignement ou de rejet, mais cette nourriture donnée avec le lait et l'amour maternel, tangible et présent, sera un bon refuge, une bonne ressource et un bon espoir pour toute l'existence.

C'est donc le féminin qui non seulement accueille, mais est capable d'enseigner, de motiver, de comprendre, peut-être même de présager (une sensibilité supplémentaire reconnue par tous). Dans l'Évangile de Matthieu (Matthieu 28, 20), les premières à apprendre la résurrection sont les deux

Marie, qui s'étaient rendues au tombeau. C'est leur fidélité, leur présence humble, docile, silencieuse, mais absolument constante, qui ne se dément jamais, qui est récompensée par les paroles de l'ange. *"N'ayez pas peur ! Je sais que vous cherchez Jésus crucifié. Ce n'est pas ici. Il est ressuscité comme il l'a dit ; venez et voyez..."*

C'est pourquoi Marie de Magdala a été appelée au Moyen-Âge "l'apôtre des apôtres", parce que, avec l'autre Marie, elle était au tombeau quand l'ange est arrivé et l'avait vu en premier, et c'est à elle que l'ange avait parlé. Elle a été la première à le savoir. Connaître le Ressuscité. Pour découvrir que le tombeau était vide.

C'est à elle que l'ange annonce la grande joie, c'est elle qui est invitée à courir vers les autres apôtres pour annoncer la résurrection.

---

P. Teilhard de Chardin, *Les orientations du futur*, SEI, Turin, 1996, p. 1. 83

*Ibid.*, p. 84

*Ibid.* p. 84

Neumann E. , *Histoire des origines de la conscience*, Astrolabe, Rome, 1978 (Zurich 1949), p. 55

Comme si la matière, avant de pouvoir " psycher ", " réfléchir ", sentir, avait une sorte de mémoire à la fois du néant, du chaos dont elle était issue, et de l'Un, de la Force qui l'avait organisée et la rendait consciente.

Calvetti A. *Aux origines des mythes, contes de fées et légendes. Théodéric et autres protagonistes* Longo, Ravenna, 1995

M. Zani, *Vivre la vie*, MEF, Florence, 2006.

Sur la signification chrétienne de l'évolution et des similitudes des mythes et légendes chez tous les peuples de la terre, cf. M. Zaoli, *"Un apporto psicologico alla teoria di Pierre Teilhard de Chardin"*, Teilhard aujourd'hui, Quaderni, Turin 2014, M. Zaoli, *Dalla fiaba al rito dal mito all'inconscio*, Panozzo, Rimini, 2002

Sur ce point également, cf. M. Zaoli, *Du conte de fées au rituel, du mythe à l'inconscient* Panozzo, Rimini, 2002, où l'on souligne comment il semble que l'inconscient "sache" déjà pour quel destin nous avons été choisis (cf. saint Paul), comme si le souffle de vie du souffle divin (Genèse 2, 7) reçu au début maintenait dans la matière une mémoire de son passé et de son avenir.

Fromm E., *La langue oubliée*, Bompiani, p. 192.

Jaqueline Barthes, *À propos du mystère féminin*, Teilhard aujourd'hui 14 - février 2014, p. 49

P. Teilhard de Chardin, *Les orientations du futur*, SEI, Turin, 1996, p. 85



**There are no comments yet.**